

Introduction:
Pour une approche des formes linguistiques
dans les dynamiques interactionnelles

Lorenza Mondada

Université de Lausanne, Institut de Linguistique

CE NUMÉRO EST LE FRUIT D'UN TRAVAIL COLLECTIF élaboré et discuté à l'occasion d'un colloque de recherche tenu à la Section de Linguistique de l'Université de Lausanne les 18 et 19 novembre 1994. La rencontre était motivée par la volonté de mieux cerner les rapports entre linguistique et analyse conversationnelle. Elle partait en effet du constat que, bien qu'il existe des liens entre les deux courants, ceux-ci restent souvent implicites - la linguistique ne tirant pas toujours les conséquences théoriques d'un travail rigoureux sur les données conversationnelles et l'analyse conversationnelle tendant à sous-évaluer l'examen des traces linguistiques.

L'enjeu peut être formulé par la notion d'*observabilité*, qui permet de se demander comment se définissent les observables de l'analyse linguistique lorsque celle-ci se penche sur l'interaction, voire de comment se redéfinissent les catégories linguistiques traditionnelles lorsqu'on les interroge à partir de l'interaction. En retour, on peut se demander quelles sont les marques linguistiques qui rendent observables les dynamiques de l'interaction, et interroger ainsi la spécificité des outils linguistiques dans l'approche de la conversation, notamment quant aux phénomènes interactionnels que la linguistique permet d'éclairer plus particulièrement.

La question à laquelle tous les auteurs avaient été confrontés était donc de savoir dans quelle mesure une approche des marques, traces, formes linguistiques telles qu'elles apparaissent dans des interactions verbales oblige à une vision renouvelée de la linguistique. Si les revendications de la linguistique à s'occuper du discours, qu'il relève du texte écrit ou de l'oralité conversationnelle, semblent désormais entendues, la question de savoir dans quelle mesure ceci bouleverse

certaines de ses postulats épistémologiques n'est de loin pas tranchée¹. Le but de ce travail collectif de réflexion - où chaque auteur se penche sur un problème spécifique en se posant la question de comment traiter les formes linguistiques qui le manifestent à travers les dynamiques interactionnelles - est d'aborder cette problématique par une démarche qui essaie de tirer toutes les conséquences d'une analyse empirique, qui soit guidée par l'exigence de fonder l'énoncé de ses enjeux théoriques sur des observations issues de la pratique du terrain et des données conversationnelles.

Afin de donner un éclairage global à ces interventions, nous esquisserons brièvement le cadre dans lequel la question du lien entre formes linguistiques et dynamiques interactionnelles s'est posé.

1. Outre à être la forme fondamentale de l'organisation sociale, le lieu de constitution et de manifestation du lien et de l'ordre social dans le déploiement de l'intersubjectivité et de la publicité, l'interaction verbale, et plus précisément la conversation, est le lieu par excellence de l'usage de la langue. Elle constitue un observatoire essentiel pour l'étude du langage dans ses conditions sociales ordinaires de production et d'interprétation par des sujets culturellement et socialement incarnés.

Le recours à des enregistrements transcrits de données produites dans des contextes sociaux non provoqués par l'analyste, a pour conséquence d'imposer la prise en compte d'une série de caractéristiques fondamentales de l'oral ignorées par les approches linguistiques qui se basent sur le recours à l'introspection et à des exemples fabriqués par le linguiste lui-même.

1.1. Les données conversationnelles sont *orales* et ceci en constitue la spécificité irréductible: bien que depuis Saussure la linguistique revendique la langue orale comme matériau privilégié, les analyses effectuées sur la base de phrases fabriquées par le linguiste ou d'énoncés transcrits de façon simplifiée ont opéré une réduction de ces données à l'écrit et à ses normes. Si ceci est en quelque sorte inévitable - puisque l'analyse des données conversationnelles recourt elle aussi à leur transcription², et puisque, de façon plus générale, une rationalité

¹ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1989).

² D'où la nécessité d'une réflexion théorique et pratique sur la transcription, amorcée par Ochs (1979), Welke (1986), Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987), Psathas & Anderson (1990). De façon plus générale, cette réflexion repose sur le

écrite semble être une condition nécessaire pour qu'il y ait une science du langage (Auroux, 1994) - il importe de situer les relations et les spécificités de l'oralité et de l'écriture, pour ne pas réduire les premières aux secondes (cf. Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987). Ceci va de pair avec le fait que les données conversationnelles sont « découvrables » mais non « imaginables » - rendant toute simulation problématique.

1.2. Les données conversationnelles sont *contextuelles*: le problème du locuteur engagé dans une interaction n'est pas simplement celui de produire des phrases bien formées, mais plutôt celui de construire des énoncés adéquats au contexte et ajustés à ses interlocuteurs. C'est ce qui fait sa « compétence communicationnelle » (Hymes, 1984) ou « compétence interactionnelle » (Psathas, 1990, 21) ou encore sa « mastery of natural language » (Garfinkel et Sacks, 1970). Dire que la parole est indexicale et qu'elle s'accomplit pratiquement en contexte de façon contingente et à toutes fins pratiques ne signifie pas qu'elle puisse se réaliser de n'importe quelle façon: ses propriétés indexicales sont ordonnées, et ce caractère ordonné est un accomplissement pratique (Garfinkel & Sacks, 1970, 341). Il ne s'agit donc pas d'essayer de « réparer » cette indexicalité généralisée, mais d'en décrire l'accomplissement dans sa variété organisationnelle.

1.3. Les données conversationnelles relèvent d'*activités pratiques* et ne se réduisent pas à de simples matériaux linguistiques - qu'on les explicite en tant que « jeux de langage » dans le contexte de « formes de vie » correspondantes (Wittgenstein, 1961) ou dans le cadre d'une théorie de l'action (Levinson, 1979; Bange, 1992). Le discours est un accomplissement pratique situé et non pas un objet fini: il doit être appréhendé dans ses processus d'énonciation et non comme leur produit figé. En outre, cette activité n'est pas le fait d'un sujet rationnel idéal, planifiant solitairement ses stratégies, mais elle est organisée collectivement comme *inter-action*, son ordre étant conjointement élaboré de façon coordonnée et synchrone par les interlocuteurs. La

constat des spécificités irréductibles de l'*orality* face à la *literacy*, et sur la prise en compte des opérations cognitives et discursives inhérentes aux pratiques de l'écriture (Cardona, 1981; Ong, 1982; Goody, 1987). Cf. Franck (1985).

dimension interactive est pertinente à tous les niveaux de l'analyse, y compris la grammaire ou la syntaxe (cf. *infra*, 4.)³.

2. Ces caractéristiques entraînent une problématisation d'oppositions traditionnelles en linguistique, telles que langue/parole, système/usage, interne/externe, qu'il s'agit, sinon de renverser, du moins de questionner. En effet, l'opposition entre langue et parole inscrit les régularités dans la première, rendant difficile la reconnaissance de pertinences organisationnelles localement ou contingentement produites par la seconde. Il s'agit au contraire de se pencher sur les pratiques langagières des locuteurs comme matériau premier d'une réflexion visant une langue qui ne soit ni une entité abstraite et idéale, ni une construction réifiée du linguiste.

2.1. La démarche généralement adoptée aux débuts de l'analyse du discours consistait à étendre les analyses de la phrase à celles du discours (voir par exemple Harris, 1952): ceci présupposait une continuité entre ces deux entités, qui présentait l'avantage de permettre un simple réaménagement et élargissement des démarches consacrées jusque là⁴. Dès que l'on admet l'hétérogénéité profonde de ces entités et

³ Depuis quelques années des analyses qui travaillent le lien entre grammaire et interaction ont vu le jour. Ainsi Ford (1993) montre à propos des clauses adverbiales l'utilité de l'analyse conversationnelle pour analyser l'émergence de la grammaire dans l'interaction. Par exemple, l'analyse des tours de parole permet de rendre compte de la distribution différente des clauses temporelles et conditionnelles position initiale vs finale. Dans une perspective fonctionnaliste, Geluykens (1992) montre que la dislocation à gauche ne peut être étudiée qu'en tenant compte de la dimension interactionnelle, étant le résultat d'un effort collaboratif entre les interlocuteurs pour introduire un nouveau référent. Duranti (1994) analyse une structure grammaticale, à « agent ergatif », comme une ressource pour établir des responsabilités dans les débats politico-judiciaires au sein d'un jeu de langage particulier, le « fono », parole cérémonielle pratiquée par le conseil du village samoan.

⁴ De façon plus générale, les liens entre les composantes morpho-syntaxiques, sémantico-pragmatiques et interactionnelles continuent souvent à être pensés dans des modèles plus ou moins explicitement modulaires, qui les articulent tout en laissant intact le cadre dans lequel elles ont été décrites jusqu'ici. De même, les oppositions établies entre paramètres internes et externes, entre variables socio-culturelles à corrélérer avec des variables linguistiques, entre « noyau dur » linguistique et contexte extra-linguistique, etc. constituent des dispositifs qui évitent une reformulation radicale des problèmes que posent les activités langagières, et qui tentent d'articuler des cadres incompatibles, en valorisant souvent leurs relations de complémentarité.

la rupture qu'elle entraîne, la question peut être renversée: comment une analyse du discours reformule-t-elle les problèmes d'une approche de la langue? Au lieu de souscrire à une conception qui considère que les possibilités du système déterminent les usages linguistiques, l'usage ne faisant qu'actualiser les potentialités déjà inscrites dans le code, il s'agit de proposer une autre conception de la langue, comme étant à la fois l'horizon et le produit de la parole.

La langue, en effet, existe d'abord dans et par les pratiques langagières des locuteurs; elle est profondément imbriquée en elles et ne peut donc être définie indépendamment d'elles: il s'agit de se demander comment la langue se manifeste en se constitue en même temps dans les pratiques, c'est-à-dire, plus précisément, comment les pratiques langagières, et notamment les activités interactionnelles des participants, identifient, exploitent, et par là configurent les ressources de ce qui sera désigné comme étant la langue. La langue appartient aux locuteurs - avant qu'au linguiste; c'est le « je » qui se la réapproprie dans chaque acte d'énonciation, qui la réinvente pour mieux s'ajuster à la situation. Les effets de codification et de standardisation ne sont donc pas les seuls aspects définissant la langue; ils sont le résultat de pratiques sédimentées, à décrire dans leurs effets constituants et non pas à considérer dans leur évidence constituée⁵.

2.2. Le rapport entre la langue et les pratiques langagières peut être pensé de façon analogue au rapport entre la règle et les comportements tel qu'on peut le lire chez le deuxième Wittgenstein. En effet, Wittgenstein (1961) met en cause l'idée que c'est l'énoncé de la règle

Le même problème est posé par l'opposition entre approche formelle et empirique, la première entendue comme fondatrice de la seconde: ainsi, par exemple, la pragmatique formelle de Habermas fonde la base rationnelle de la communication linguistique. Bogen (1989, 60-1) fait la critique de cette bipolarisation, en soulignant qu'elle repose sur le présupposé que les ressources situées du langage naturel sont inadéquates à assurer la rationalité de la communication, et qu'en même temps elle est incapable de rendre compte de comment l'architecture formelle est rendue pertinente dans les pratiques langagières par les acteurs sociaux eux-mêmes. Cette incapacité relève de la non reconnaissance de l'organisation spécifique des interactions en contexte.

⁵ Il est ainsi possible de définir des pratiques dont l'effet est de « durcir » davantage la langue, de l'instaurer comme une réalité se présentant comme donnée plutôt que comme construite, à côté d'autres pratiques qui, elles, ont un effet plus dynamisant, recréant la langue à chacun de ses usages (Mondada & Dubois, 1995).

qui détermine l'action et que l'on puisse dire que l'action suit une règle. La question du rapport entre la règle et la multitude des comportements qu'elle est supposée régir est dissoute dès que l'on problématise son présupposé, qui est l'autonomie de la règle par rapport à son extension à de nouveaux cas - comme si la règle était indépendante de l'action. Or il n'y a pas de sens de parler de la règle en dehors des pratiques organisées qui l'étendent à de nouveaux cas (Lynch, 1992, 227-8). La règle est imbriquée dans l'activité qu'elle décrit, elle émerge de l'accomplissement de ce qu'elle est censée régler: elle prend son sens dans le cadre d'une action concertée, d'un ajustement produit dans et par le cours d'action, qui est déjà là lorsque l'on formule la règle. L'extension aproblématique de la règle ne demande pas de justification externe à la pratique organisée en cours. La série indéfinie d'actions soutient l'intelligibilité de la règle, « aveuglement », sans interprétation, ni négociation (Lynch, 1992, 229). Alors que le sceptique traite la règle comme une représentation des actions qui échoue à prévoir les actions futures, l'interprétation non-sceptique de Lynch considère que la règle est l'expression de l'activité ordonnée dans laquelle elle apparaît. La règle formule une activité ordonnée dans la mesure où l'ordre est déjà produit dans cette activité - et où l'usage de la règle élabore cet ordre (Lynch, 1992, 242).

3. Cette perspective implique un regard sur les formes linguistiques qui ne les traite plus uniquement selon la place qu'elles occupent dans le système mais comme manifestant, signalant, marquant - aux locuteurs avant qu'à l'analyste - le déroulement de processus énonciatifs.

Ceci permet de mieux cerner la question de l'*observabilité* des marquages linguistiques dans l'interaction.

3.1. Le discours en effet est jalonné par de nombreuses marques, comme les connecteurs, les marqueurs d'organisation discursive, les anaphores, les introducteurs de domaines, etc.: ces traces ne sont pas disponibles a priori à l'analyste, elles ne correspondent pas nécessairement à des catégories linguistiques prédéfinies. Au contraire leur émergence, qui se fait dans et par le cours de l'interaction, et de façon localement pertinente, relève d'une activité de marquage du locuteur, qui utilise les formes linguistiques comme des ressources pour son discours et ses visées communicationnelles. Ceci pose, d'une part, le problème de comment identifier et définir dans les pratiques langagières les observables pertinents - au lieu de présupposer ce qui est pertinent et de commencer l'enquête à partir d'un recueil de marques

pré-définies⁶. D'autre part, ceci permet à l'analyse de se focaliser sur les opérations, les procédures, les processus par lesquels les locuteurs rendent intelligibles et reconnaissables leurs visées discursives.

3.2. Cette perspective rend compte de l'instabilité des valeurs des marques. Leur polyfonctionnalité relève du fait qu'elles sont des ressources auxquelles les locuteurs recourent de façon située, et qui peuvent donc se modifier pour mieux s'ajuster au contexte. Les formes linguistiques observables dans l'interaction n'ont donc pas une valeur complètement explicitée dès leur apparition: cette valeur est souvent elle-même négociée dans le courant de la conversation, de façon explicite voire métalinguistique en cas de mécompréhension, de façon progressive et non thématifiée au fil de l'interaction. Cette valeur peut rester indéterminée: un terme ou une forme peuvent être utilisés tout en étant opaques et comme étant opaques, sans pour autant faire l'objet d'une clarification, ne prenant sens que rétrospectivement et en amont de leur utilisation: « We use them over the course of the talk, with the presumption that if and when it might happen that there could be an issue as to what it is we are speaking of in using them that way, we

⁶ La notion de marque a différentes acceptions dans la littérature et renvoie à plusieurs traditions, ce qui peut donner lieu à des emplois ambigus. Elle apparaît d'abord dans la tradition structurale, lorsque Troubetzkoy différencie les deux termes d'une opposition privative en disant que l'un est marqué et l'autre non-marqué. De la phonologie, le concept de marque va ensuite migrer dans d'autres domaines, pour s'appliquer non seulement à la langue mais aussi à la cognition (Eckman, Moravcsik, Wirth, 1986). Cette notion distributionnelle de marque a été reprise en analyse conversationnelle pour caractériser l'asymétrie entre enchaînements « préférentiels » et « non-préférentiels » (cf. Bonu, dans ce volume). Dans une approche fonctionnaliste (Givon, 1984), les domaines fonctionnels sont codés par des structures marquées linguistiquement: puisque les fonctions sont organisées sur un espace multi-dimensionnel et continu, Givon introduit l'idée que les marques se distribuent sur un continuum de façon scalaire: une entité est toujours plus ou moins marquée. Dans une approche procédurale, on dira que le marquage est à la fois trace de processus sous-jacents et effectuation de ces processus. Les problèmes de marquage ont été posés en analyse du discours à travers l'étude de certains marqueurs privilégiés: ainsi en est-il des « discourse markers », à propos desquels Schiffrin (1987) a montré l'insuffisance d'une analyse basée sur les formes et leurs distributions, à combler par la prise en compte des dimensions indexicale, sociale et interactionnelle, ainsi que de leur rapport à d'autres composantes discursives (voir aussi Roulet et alii, 1985, pour une analyse des marqueurs de structuration de la conversation et des connecteurs interactifs, dans le cadre du modèle hiérarchique et fonctionnel). Toutefois une conception générale des activités de marquage du sujet énonciateur dans l'interaction n'a pas encore été formulée.

could then, at that time, pick up just what (in the course of their use and as the course of their use) they were understood to have been meaning from the very beginning, in the very way that we will have come to see they had to have meant. » (Garfinkel, cours universitaire, 1977, cité par Liberman, 1985, 185).

Une telle possibilité montre que la valeur d'une forme n'est pas donnée a priori mais émerge de l'interaction, pouvant se définir, se clarifier, se transformer à toutes fins pratiques, de façon contextuelle et ad hoc. Son indétermination et son indexicalité ne sont pas des « défauts », mais au contraire une ressource fondamentale garantissant la plasticité des usages linguistiques dans la variété des contextes.

Les discontinuités de l'interaction orale, relevant de son ajustement constant au contexte et à l'interlocuteur, de l'occurrence d'hésitations et de réparations, associées à une planification syntaxique et discursive de faible portée (Sornicola, 1981; Blanche-Benveniste, 1990), accentuent l'observabilité de ces phénomènes, exerçant un effet de loupe sur l'émergence de ces formes à toutes fins pratiques, laissant des traces de leurs processus d'élaboration et manifestant les procédures dont elles relèvent (Mondada, 1995).

4. Dans ce contexte, l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique apparaît comme un cadre en mesure de stimuler un échange fécond avec la linguistique. Cet apport ne se formule pas uniquement en termes de rigueur dans la transcription et de finesse dans l'analyse des détails de l'interaction, mais concerne aussi les présupposés orientant le regard sur les données de façon spécifique (cf. Gülich, 1990).

4.1. La conversation, comme les autres activités sociales ordinaires, est un phénomène ordonné, car elle est accomplie méthodiquement par les membres. L'idée de « *méthode* » renvoie au fait que les acteurs accomplissent leurs activités quotidiennes grâce à des procédures qui en garantissent le caractère ordonné, intelligible, sensé⁷. Une caractéristique fondamentale de ces procédures est qu'elles rendent

⁷ « Ethnomethodological studies analyze everyday activities as members' methods for making those same activities visibly-rational-and-reportable-for all-practical-purposes, i.e. "accountable", as organizations of commonplace everyday activities » (Garfinkel, 1967, vii).

« rapportables » (*accountables*)⁸ les activités qu'elles organisent: non seulement les membres décrivent, expliquent, justifient, interprètent leurs activités, mais encore leur description est profondément imbriquée avec le fait qu'ils disposent de ce qu'ils font et qu'ils se le rendent mutuellement reconnaissable, cette disponibilité étant en outre constitutive de l'organisation même de ce qu'ils font. A propos de la conversation, Sacks et Schegloff font remarquer que « We have proceeded under the assumption (an assumption borne out by our research) that insofar as the materials we worked with exhibited orderliness, they did so not only for us, indeed not in the first place for us, but for the coparticipants who had produced them. If the materials (records of natural conversations) were orderly, they were so because they had been methodically produced by members of the society for one another, and it was a feature of the conversations that we treated as data that they were produced so as to allow the display by the coparticipants to each other of their orderliness, and to allow the participants to display to each other their analysis, appreciation, and use of that orderliness. » (1973, 290). Cette façon de concevoir la disponibilité de ce qui se passe dans la conversation offre une réponse possible à la question de l'observabilité: ce sont les locuteurs eux-mêmes qui en interagissant rendent observables les particularités de leur interaction pour qu'elle soit accomplie⁹.

4.2. On peut aborder de cette façon le problème de la compréhension, en la traitant comme un processus publiquement disponible et non un processus mental et interne (cf. Coulter, 1989). La compréhension est une activité immanente à l'interaction qui n'implique pas un calcul ou une reconstruction de la part des participants: le locuteur qui répond au tour de parole du locuteur précédent montre ce qu'il en a compris par le type d'enchaînement qu'il fournit dans son propre tour. Durant le cours

⁸ "When I speak of accountable my interests are directed to such matters as the following. I mean observable-and-reportable, i.e. available to members as situated practices of looking-and-telling." (Garfinkel, 1967, 1)

⁹ Les caractéristiques ainsi disponibles sont soit remarquées (« noticed ») par les participants, qui y réagissent alors en les formulant explicitement, ou bien non remarquées (« unnoticed »), lorsqu'elles apparaissent dans les enchaînements séquentiels par lesquels les locuteurs s'ajustent au co(n)texte émergent (elles sont alors « seen but unnoticed »). Autrement dit, l'orientation des participants vers tel ou tel aspect de l'organisation conversationnelle n'implique pas que l'on affirme quelque chose de leur « conscience » ou de leurs « intentions » (Psathas, 1990, 11).

de l'interaction, les interlocuteurs exhibent ainsi implicitement, de façon intentionnelle ou non intentionnelle, leur compréhension voire leur analyse de ce qui arrive tel qu'il arrive. La seconde partie de la paire adjacente est le lieu prototypique où la compréhension est rendue visible à travers des choix séquentiels - selon le principe de la dépendance conditionnelle (qui veut que « given the first, the second is expectable », Schegloff, 1972). C'est de même dans la position adjacente successive que le premier locuteur peut en retour corriger éventuellement la compréhension ainsi manifestée par le second (Schegloff & Sacks, 1973, 297-8)¹⁰. L'interprétation de la conversation est ainsi une activité pratique intersubjective de coordination.

4.3. L'observation des méthodes mises en oeuvre par les locuteurs eux-mêmes dans l'accomplissement de l'activité en cours, ainsi que leur reconnaissabilité mutuelle, centre l'attention sur les procédures et les catégories qui leur sont propres - au lieu de recourir à des grilles catégorielles externes forgées par l'analyste et éprouvées dans d'autres contextes¹¹.

5. Les rapports entre analyse conversationnelle et linguistique, ainsi que le regard porté par la première sur les faits de langue, ont été doublement marqués jusqu'ici par une rencontre potentielle et par des incompréhensions voire des conflits.

¹⁰ Ainsi ce qui compte pour que les activités conversationnelles aboutissent ce n'est pas un ensemble d'intentions du locuteur isolé ou de conditions préalables à remplir, comme dans la théorie des actes de langage, mais la façon dont son intervention est interprétée et traitée par son interlocuteur, celui-ci exerçant ainsi à la fois une action rétrospective sur la valeur de ce qui a été fait et une action prospective en contraignant la suite (cf. Bange, 1992, 17; cf. les échanges entre Schegloff et Searle in Searle et al., 1992; cf. cependant Brassac, 1994 pour une reformulation conversationnelle des actes de langage).

¹¹ Ceci motive la critique adressée par l'analyse conversationnelle à l'analyse du discours de Sinclair et Coulthard (1975), qui projette des catégories générales sur les occurrences au lieu de considérer que la catégorisation des activités des membres est un achèvement pratique et contingent de la conversation, une activité particulière effectuée par les locuteurs, dans l'accomplissement et l'exhibition de son but ou de son orientation par les participants eux-mêmes. Par exemple, l'analyse conversationnelle ne se préoccupe pas de définir a priori une unité d'analyse comme le tour de parole, ou des unités de rang supérieur, mais se demande comment le locuteur construit hic et nunc l'unité de son tour.

5.1. Ainsi, d'une part, Levinson (1983) a conceptualisé l'opposition entre *Discourse Analysis*, recourant à des catégories et à des règles générant des séquences bien formées issues de la linguistique de la phrase et étendues à la linguistique du discours, et *Conversation Analysis*, qui refuse de projeter sur les données des catégories préexistantes mais cherche à comprendre quelles catégories sont rendues pertinentes par et dans la conversation elle-même. De même, la plupart des conversationnalistes marquent leurs distances vis-à-vis de la linguistique, allant jusqu'à faire acte d'une incompatibilité de perspectives (Cf. par exemple Lee, 1991; Watson, 1992)¹². Un problème général qui se pose dans ces confrontations polémiques est que la linguistique qui y est visée est souvent celle qui s'occupe de "structures linguistiques", ou celle qui en a hérité les visées et la démarche - alors que d'autres références dans la discipline, centrées sur l'énonciation, l'oral et les usages sociaux de la langue dans l'interaction, autrement dit sur les activités davantage que sur les structures, permettraient au contraire un rapprochement avec les visées de l'analyse conversationnelle.

D'autre part, l'analyse conversationnelle ne formule pas ses objets en termes d'unités linguistiques mais en termes d'activités sociales (cf. Schegloff & Sacks, 1973, 290: le langage en soi n'est pas son objet); elle a donc été moins sensible à des formes linguistiques particulières, tout en ayant travaillé sur certaines d'entre elles - notamment des formes qui apparaissent dans la conversation et échappent aux transcriptions peu détaillées, comme « nyem », intermédiaire entre « no » et « yes » (Jefferson, 1978), comme « mm hm » (Jefferson, 1984) ou « uh huh » (Schegloff, 1982) - ainsi que sur certaines catégories - par exemple les pronoms: cf. Watson (1987)¹³. De même, elle n'a pas été

¹² La controverse entre Button (1990) et Auer (1990) est emblématique à cet égard. Dans la critique que le premier adresse au second il souligne l'importance pour les conversationnalistes de rendre compte de l'ordre social des actions, pour relativiser celle accordée aux dimensions linguistiques: "conversation analysis is only concerned with the linguistic properties of language studied by linguists in so far as they can be shown to be a feature of the organisation of actions and interactions in talk" (Button, 1987, 400). Si Button souligne les enjeux sociologiques de son analyse, il est significatif que le sociologue Giddens rapproche au contraire Garfinkel de la linguistique davantage que de la sociologie (1993, 43-44).

¹³ Il est intéressant de remarquer que l'argument critique de Sacks (1967 cité par Bogen, 1992, 38-39) envers une analyse des pronoms comme étant des « substituts pour des noms » porte sur le fait qu'elle relève d'une approche scriptiste, qui les traite comme des mots localisés dans un texte écrit;

sensible aux répertoires linguistiques en jeu, ni à leurs variations contextuelles, aussi parce qu'elle a surtout travaillé sur des corpus homogènes de ce point de vue, où la langue utilisée allait de soi pour les locuteurs et n'était pas sujette à négociation. Le risque toutefois est de projeter l'analyse et la compétence de membre de l'enquêteur sur les choix linguistiques des locuteurs, i.e. de l'utiliser comme ressource au lieu de la prendre comme objet d'enquête. Le risque est aussi d'hypostasier la transparence des moyens linguistiques, et d'ignorer la façon dont ils sont explicitement négociés, critiqués, discutés comme ressources plus ou moins adéquates aux activités en cours.

L'enjeu nous semble être la mise en relation des modes d'organisation séquentielle bien étudiés par l'analyse conversationnelle avec les procédures par lesquelles les locuteurs reconfigurent de façon contextuellement appropriée les ressources linguistiques.

5.2. Le fondement de l'organisation séquentielle reste la « machinerie » du tour de parole (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974), qui structure aussi d'autres types d'activités, comme les jeux de cartes, les queues au guichet, la circulation aux carrefours, etc. A partir du constat que dans la conversation une seule personne parle à la fois et qu'il y a une alternance des prises de parole, Sacks, Schegloff et Jefferson ont exploré l'accomplissement pratique du caractère séquentiellement ordonné des tours - en insistant surtout sur les procédures pour localiser le moment où est possible une transition vers le prochain locuteur et les procédures pour organiser la sélection du prochain locuteur. La conversation se déploie séquentiellement tour après tour, chaque tour se définissant localement et constituant le co(n)texte agissant rétrospectivement sur ce qui précède et prospectivement sur ce qui suit. La coordination, l'ordonnancement et la synchronisation des locuteurs repose sur leur alternance, réglée par un mécanisme formel indépendant du contenu en jeu.

s'interrogeant sur l'usage des pronoms dans la conversation, Sacks remarque qu'ils relèvent avant tout, en tant que termes d'adresse, de la façon dont les participants s'orientent mutuellement les uns vers les autres, et montre par exemple qu'ils peuvent servir à formuler le fait qu'on sélectionne (par le pronom « tu ») ou qu'on ne sélectionne explicitement pas (en parlant d'un interlocuteur à la troisième personne) quelqu'un comme étant le prochain locuteur.

5.3. La construction de l'unité du tour de parole par un locuteur comme par plusieurs locuteurs montre l'imbrication de la séquentialité de la conversation et de la grammaire.

De ce point de vue, la syntaxe peut être conçue comme une « contextualisation cue », au sens de Gumperz (1992), pour le tour de parole: comme d'autres traces verbales ou non-verbales, elle est une ressource disponible pour signaler que le tour est en train de finir ou est fini, pour organiser la possibilité ou non de la projectabilité de sa fin¹⁴. Ceci signifie que la valeur de ces traces « is not that of decontextualized (transcontextually stable) referential symbols, but rather that of indices which have to be interpreted in and specific to a local environment themselves » (Auer, 1993, 2). Ceci fonde la préférence de Auer pour le terme de « gestalt syntaxiques » à celui de « structures syntaxiques »; il souligne en effet qu'elles dépendent moins d'un système grammatical abstrait que d'événements communicationnels se déroulant en temps réel (Auer, 1993, 3). Ceci permet d'envisager une approche phénoménologique de la syntaxe telle qu'elle est vue par les locuteur dans ses contextes d'emploi¹⁵.

La syntaxe est ainsi une ressource fondamentale pour la construction de l'architecture intersubjective de la conversation: un autre exemple est donné par l'analyse du rapport entre échanges de regards et production des énoncés dans l'interaction. Goodwin (1981) a montré à ce propos que les phénomènes d'interruption du début du tour et de redémarrage d'un nouvel énoncé étaient liés à l'accomplissement pratique dans et par l'interaction de l'orientation mutuelle entre le locuteur et son destinataire. Il y a une coordination entre les ruptures syntaxiques et les regards du destinataire sur le locuteur. Le faux-départ a lieu lorsque le destinataire ne regarde pas le locuteur; le redémarrage produisant un énoncé bien formé a lieu lorsque le contact visuel est établi entre les deux. Les phénomènes de rupture ne sont donc pas dus à une mauvaise performance individuelle, mais relèvent de procédures

¹⁴ Cf. Local & Kelly (1986) pour une analyse qui considère des détails - très fins mais révélant des régularités - de la structuration phonétique des énoncés exploités comme ressources par les locuteurs à des fins interactionnelles, comme marquer les préfaces et les projections de certains types d'activités, ou bien les réparations.

¹⁵ Ainsi, par exemple, les expansions syntaxiques sont des ressources exploitables par les locuteurs pour allonger leur tour de parole: « Expansionen sind also in diesem Sinn eine natürliche Strategie und weniger aus dem normativen, kulturell überformten System einer Sprache zu erklären, als aus den allgemeinen Bedingungen des Sprechens. » (Auer, 1991, 155-6).

systématiques par lesquelles les locuteurs organisent leur coordination avec leurs interlocuteur, les répétitions, les ruptures de construction, les hésitations fonctionnant comme des temporalisations dans l'attente que la coordination entre interlocuteurs se fasse, voire même comme des marqueurs d'un acte de requête, signalant à l'interlocuteur que son attention est requise.

De même, la recherche d'un mot, ou mieux l'exhibition de l'oubli d'un mot, peut être une procédure utilisée par le locuteur pour intégrer dans la conversation un interlocuteur dont il sait qu'il connaît le mot; ceci permet au locuteur non seulement de marquer un rapport privilégié et un savoir partagé, mais surtout de (re)dessiner le cours d'action, en intégrant dans sa ligne conversationnelle une autre personne, qui autrement serait absente de la conversation ou bien pourrait développer une ligne concurrentielle (Goodwin, 1987).

Ces techniques de gestion de l'intersubjectivité relèvent de procédures d'ajustement mises en oeuvre par les locuteurs qui s'appuient sur la syntaxe de la conversation (Schegloff, 1979, 1992). D'autres procédures utilisant à la fois des ressources linguistiques et séquentielles restent bien sûr à décrire.

6. Les travaux réunis dans ce volume se proposent d'élargir cet horizon d'analyse, en explorant le problème de l'identification, de la définition et de la description des formes observables dans la conversation relativement à un certain nombre de phénomènes linguistiques. Les domaines ainsi couverts sont l'intonation (Susanne Uhmann), la détermination (Anne-Claude Berthoud), les démonstratifs *this/that* (Jenny Cheshire), le lexique (Georges Lüdi), le topic (Lorenza Mondada), la syntaxe des tours de parole (Thérèse Jeanneret), les marques de la parole exolingue (Bernard Py), les traces des opérations de reformulation (Denis Apothéloz et Michèle Grossen), les manifestations de la préférence conversationnelle (Bruno Bonu).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUER, P. (1990). « Rhythm in telephone closings », *Human Studies*, 13/4, 363-393.
- AUER, P. (1991). « Vom Ende deutscher Sätze ». *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 19-2, 139-157.
- AUER, P. (1993). *On the prosody and syntax of turn-continuations*. Arbeitspapier 25. Fachgruppe Sprachwissenschaft, Universität Konstanz.
- AUROUX, S. (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*. Bruxelles: Mardaga.
- BANGE, P. (1992). *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*. Paris: Hatier.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (1990). *Le français parlé: études grammaticales*. Paris: Editions du CNRS.
- BLANCHE-BENVENISTE, C., JEANJEAN, C. (1987). *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris: INALF.
- BOGEN, D. (1989). « A reappraisal of Habermas's Theory of Communicative Action in light of detailed investigations of social praxis », *Journal for the Theory of Social Behavior*, 19-1, 47-77.
- BOGEN, D. (1992). « Linguistic forms and social obligations: A critique of the doctrine of literal expression in Searle », *Journal for the Theory of Social Behavior*, 21-1, 31-61.
- BRASSAC, C. (1994). « Speech acts and conversational sequencing », *Pragmatics and Cognition*, 2-1, 191-205.
- BUTTON, G. (1990). « A clash of ideas: A response to Auer », *Human Studies*, 13/4, 394-403.
- CARDONA, R. (1981). *Antropologia della scrittura*. Torino: Loetscher.
- COULTER, J. (1989). *Mind in Action*. Cambridge: Polity Press.
- DURANTI, A. (1994). *From Grammar to Politics*. Berkeley: University of California Press.
- ECKMAN, F.R., MORAVCSIK, E.A., WIRTH, J.R., (eds). (1986). *Markedness*. New York: Plenum Press.
- FORD, C. (1993). *Grammar in interaction. Adverbial clauses in American English conversations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- FRANCK, D. (1985). « Das Gespräch im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit », In : Gülich, E., Kotschi, T., (eds.). *Grammatik, Konversation, Interaktion*, Tübingen: Niemeyer.

- GARFINKEL, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs: Prentice Hall.
- GARFINKEL, H., SACKS, H. (1970). « On Formal Structures of Practical Actions » In : McKinney, J., Tiryakian, E.A., (eds.). *Theoretical Sociology*. New York: Appleton Century Crofts.
- GELUYKENS, R. (1992). *From Discourse Process to Grammatical Construction. On Left-Dislocation in English*. Amsterdam : Benjamins.
- GIDDENS, A. (1993) (1976). *New Rules of Sociological Method. A Positive Critique of Interpretative Sociologies*, Cambridge: Polity Press.
- GIVON, T. (1984). *Syntax I*. Amsterdam: Benjamins.
- GOODY, J. (1987). *The interface between the written and the oral*. Cambridge: Cambridge University Press.
- GOODWIN, C. (1981). *Conversational Organization. Interaction between speakers and hearers*. New York: Academic Press.
- GOODWIN, C. (1987). « Forgetfulness as an Interactive Ressource ». *Social Psychology Quarterly*, 50/2, 115-131.
- GÜLICH, E. (1990). « Pour une ethnométhodologie linguistique ». In : Charolles, M., Fischer, S., Jayez, J., (eds.). *Le discours*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
- GUMPERZ, J., 1992. « Contextualization revisited ». In : Auer, P., Di Luzio, A. (eds.). *The Contextualization of Language*. Amsterdam: Benjamins.
- HARRIS, Z. (1952). « Discourse analysis ». *Language* 28, 1-30.
- HYMES, D. (1984). *Vers la compétence de communication*. Paris: Hatier.
- JEFFERSON, G. (1978). « What's in a 'nyem'? ». *Sociology*, 12, 135-139.
- JEFFERSON, G. (1984). « Notes on a systematic deployment of the acknowledgement tokens 'yeah' and 'mm hm' ». *Papers in Linguistics*, 17, 197-216.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1989). « L'approche interactionnelle en linguistique ». *L'interaction*. Paris: Association des Sciences du Langage, 7-25.
- LEE, J.R.E. (1991). « Language and culture: the linguistic analysis of culture ». In : G. Button, (ed.). *Ethnomethodology and the human sciences*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LEVINSON, S.C. (1979). « Activity types and language ». *Linguistics*, 17, 365-399.
- LEVINSON, S.C. (1983) *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LIBERMAN, K. (1985). *Understanding Interaction in Central Australia. An Ethnomethodological Study of Australian Aboriginal People*. London: Routledge.
- LOCAL, J., KELLY, J. (1986). "Projections and 'silences': Notes on Phonetic and Conversational Structure". *Human Studies*, 9, 2/3, 185-204.

- LYNCH, M. (1992). « Extending Wittgenstein: The pivotal move from epistemology to the sociology of science ». In : Pickering, A., (ed.). *Science as practice and culture*. Chicago: The University of Chicago Press.
- MONDADA, L. (1995). « Planification des énoncés et séquences interactionnelles ». Actes du Colloque BENEFR1, « Problèmes de sémantique et de relations entre micro- et macro-syntaxe », Neuchâtel, 19-21 mai 1994. *SCOLIA*. 4.
- MONDADA, L., DUBOIS, D. (1995). « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référénciation », *TRavaux NEuchâtelois de Linguistique*.
- OCHS, E. (1979). « Transcription as Theory », In : Ochs, E., Shiefflin, B.B. (eds.). *Developmental Pragmatics*. New York: Academic Press.
- ONG, W. (1982). *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. New York: Routledge.
- PSATHAS, G. (1990). « Introduction ». In : Psathas, G. (ed.). *Interaction Competence*. Washington: International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis.
- PSATHAS, G., ANDERSON, T. (1990). « The 'Practices' of Transcription in Conversation Analysis ». *Semiotica*, 78, 1/2, 75-100.
- ROULET, E., et alii. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Bern: Lang.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G. (1974). « A Simplest Systematics for the Organization of Turn Taking for Conversation ». *Language*, 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E.A. (1972). « Sequencing in conversational openings ». In : J. Gumperz, D. Hymes, (eds.). *Directions in sociolinguistics. The ethnography of communication*. New York: Holt, 346-380.
- SCHEGLOFF, E.A. (1979). « The Relevance of Repair to Syntax-for-Conversation ». In : Givon, T., (ed.), *Syntax and Semantics*. 12, New York: Academic Press, 261-286.
- SCHEGLOFF, E.A. (1982). « Discourse as an interactional achievement: some uses of 'uh huh' and other things that come between sentences ». In : Tannen, D. (ed.). *Georgetown University Round-table on languages and linguistics*. Washington: Georgetown University Press.
- SCHEGLOFF, E.A. (1992). « Repair after Next Turn: The Last Structurally Provided Defense of Intersubjectivity in Conversation ». *American Journal of Sociology*, 98, 1295-1345.
- SCHEGLOFF, E.A., SACKS, H. (1973). « Opening up Closings ». *Semiotica*, 8-3, 289-327.
- SCHIFFRIN, D. (1987). *Discourse markers*. Cambridge: Cambridge University Press.

- SEARLE, J., et alii (1992). (On) Searle on conversation. Amsterdam: Benjamins.
- SINCLAIR, J. McH., COULTHARD, R.M. (1975). *Towards an analysis of discourse*. London: Oxford University Press.
- SORNICOLA, R. (1981). *Sul parlato*. Bologna: Il Mulino.
- WATSON, D.R. (1987). « Interdisciplinary Considerations in the Analysis of Pro-terms ». In : Button, G., Lee, J.R.E., (eds.). *Talk and Social Organization*. Clevedon: Multilingual Matters, 261-289.
- WATSON, D.R. (1992). « The Understanding of Language Use in Everyday Life: Is There a Common Ground? », In : Watson, G., Seiler, R.M., (eds.). *Text in Context*. London: Sage, 1-19.
- WELKE, D. (1986). « La semi-interprétativité dans les transcriptions en 'analyse conversationnelle' et pragmatique linguistique ». *DRLAV*, 34-35.
- WITTGENSTEIN, L. (1961). *Investigations philosophiques. Précédées du Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.